



Christian Bourgois, l'éditeur français de Tolkien [entretien avec V. Ferré]

Vincent Ferré

► To cite this version:

Vincent Ferré. Christian Bourgois, l'éditeur français de Tolkien [entretien avec V. Ferré]. Tolkien, trente ans après (1973-2003), Christian Bourgois éditeur, pp.37-46, 2004. hal-00838561

HAL Id: hal-00838561

<https://hal.science/hal-00838561v1>

Submitted on 20 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian Bourgois : entretien avec l'éditeur français de J.R.R. Tolkien¹

Christian Bourgois déclarait en novembre 2005 qu'à ses yeux, « Tolkien est un grand romancier » et *Le Seigneur des Anneaux* un « roman d'un très grand charme, au sens féerique et médiéval du terme »². Cette déclaration pourra surprendre certains lecteurs de cette maison d'édition, qui se demanderont quelle place occupe Tolkien dans son catalogue ; l'entretien qui suit, enregistré en mars 2003 et revu avec Christian Bourgois, a paru initialement dans V. Ferré (dir.), *Tolkien, Trente ans après (1973-2003)*, Paris, Christian Bourgois, 2004.

Christian Bourgois, comment en êtes-vous venu à publier l'œuvre de J.R.R. Tolkien en français ?

J'ai créé les éditions Bourgois à l'intérieur du groupe des Presses de la Cité en 1966, alors qu'à cette époque je dirigeais les éditions Julliard. Cette maison, je l'ai un peu inventée sur le papier avec Dominique de Roux : nous avons retenu pour les éditions Bourgois des titres que nous avions initialement l'intention de publier chez Julliard pour une collection que dirigeait Dominique de Roux. Il s'agit en particulier des premiers titres de Burroughs et de Ginsberg que j'ai publiés chez Bourgois³ ; après quoi j'ai fait basculer des auteurs chez Bourgois – Arrabal par exemple.

Il se trouve que j'ai rencontré Jacques Bergier, qui est un peu oublié maintenant. C'était un homme d'une immense culture, d'une grande curiosité, même si j'étais plus qu'indifférent, tout à fait hostile à l'égard d'un aspect de cette curiosité (*Le Matin des magiciens*, la revue *Planète*... tout son côté Pauwels⁴). Nous nous sommes rencontrés à cause de Lovecraft, par l'intermédiaire de Dominique de Roux : Lovecraft a été un de mes auteurs de jeunesse, or de Roux m'a appris qu'un de ses textes, *Épouvante et surnaturel*, n'avait pas été publié. J'ai acquis les droits de ce livre⁵, mais il y avait beaucoup de problèmes de traduction (déjà !) ; pour cette raison, je me suis lié à Bergier, qui était un personnage très séduisant, convaincant, boulimique de lectures.

Un jour Bergier est venu me voir pour me proposer un texte, en m'avertissant que j'étais le seul éditeur à qui il pouvait proposer un livre dans lequel il parlait d'auteurs méconnus voire inconnus en France. Après avoir publié ces *Admirations*, j'ai proposé à Bergier de diriger une collection dans ma maison ; la postface de l'édition originale annonce d'ailleurs son lancement⁶. Mais il avait déjà un certain âge et n'avait plus envie de faire de l'édition ; je lui ai donc demandé quels auteurs me conseiller parmi ceux qu'évoquait *Admirations*. Il ne m'a pas parlé de Tolkien en premier : il a évoqué J. Buchan – que je connaissais déjà, j'avais lu *Les 39 marches* à sa parution en français⁷ –, de Howard (le cycle

¹ Propos recueillis par Vincent Ferré en mars 2003.

² Entretien avec Laure Adler, « A voix nue », rediffusé en janvier 2008 : <http://www.tv-radio.com/ondemand/france_culture/AVOIXNUE/AVOIXNUE20080110.ram>

³ Allen Ginsberg, *Kaddish et autres poèmes* (1967) ; William S. Burroughs, *La machine molle* (1968), *Le ticket qui explosa* (1969), etc. – voir *Christian Bourgois, 1966-1986*, Paris, Christian Bourgois, 1986, p. 17 sq.

⁴ Louis Pauwels, Jacques Bergier, *Le Matin des magiciens, introduction au réalisme fantastique*, Paris, Gallimard, 1960, 515 p. (republié en 1997 par le Grand livre du mois).

⁵ Howard Phillips Lovecraft, *Épouvante et surnaturel en littérature*, traduit de l'américain par J. Bergier et F. Truchaud, Paris, Christian Bourgois, 1969, 169 p. (Christian Bourgois a republié cet ouvrage en 1985).

⁶ Jacques Bergier, *Admirations*, Paris, Christian Bourgois, 1970, 317 p. Ce volume, republié en 2001 (Paris, Éditions de l'Œil du sphinx, 196 p.), contient des présentations de John Buchan, Abraham Merritt, Arthur Machen, Ivan Efremov, John W. Campbell, J.R.R. Tolkien, C. S. Lewis, Stanislas Lem, Robert E. Howard et Talbot Mundy.

⁷ John Buchan, *Les Trente-neuf marches, Les Trois otages*, traduit de l'anglais par Magdeleine Paz, préface de Boileau-Narcejac, Paris, Arthaud, 1962, 447 p. Voir la réédition récente chez J'ai Lu (1996, 125 p.).

de Conan), d'Abraham Merritt et de Tolkien. J'ai donc essayé d'identifier les éditeurs et les ayant-droits. Mais les droits étaient déjà vendus, ou je n'ai pas eu de réponse... sauf pour *Le Seigneur des Anneaux*.

Pierre Belfond m'a dit que je l'avais battu de quelques heures. J'ai proposé à Allen & Unwin la somme royale de 200 livres sterling par volume¹, et j'ai signé un contrat, de ces heureux contrats de l'époque (vers 1970, Tolkien était encore vivant) où l'on signait des droits pour la durée de la propriété littéraire. J'ai alors recherché l'adresse de Francis Ledoux, que je ne connaissais pas mais dont je savais qu'il avait traduit ce *Hobbit* que je n'avais pas lu, et qui était à cette époque cantonné à la littérature pour enfants. J'ai fait la connaissance de Francis Ledoux et je lui ai confié la traduction du tome 1 du *Seigneur des Anneaux*.

J'ai donc publié Tolkien sans l'avoir lu : c'est le cas d'un très grand nombre de titres que je publie, car il s'agit pour la plupart de traductions. Je retiens des auteurs sur les conseils d'amis, de traducteurs, de lecteurs, comme Gérard-Georges Lemaire, Brice Mathieussent, André Gabastou, etc., et – depuis des années – ma femme Dominique, qui lit l'italien et l'anglais et a joué un rôle essentiel dans la publication des œuvres de Toni Morrison, Hanif Kureishi, Michael Collins, Susan Sontag, Martin Suter... Je dis souvent qu'un éditeur de mon type écoute plus qu'il ne lit ; à mes conseillers, amis, collaborateurs de me convaincre². Ce qu'ils font assez facilement, si ce n'est que ne je peux pas dépasser la publication d'un certain nombre de titres par an, tout en respectant un équilibre entre les différents types de littératures. Et puis je suis un certain nombre d'auteurs, depuis 15 ou 20 ans ; ceux que je publie depuis trente ans (Burroughs, Ginsberg...) ont disparu, mais les auteurs que je publie depuis 15 ou 20 ans écrivent régulièrement : maintenant la plus grande partie de mon activité d'éditeur est de poursuivre la publication des œuvres de Lobo Antunes, d'Antonio Tabucchi, de Susan Sontag, Montalban, Kureishi, etc.

La parution du *Seigneur des Anneaux* (1972-1973)

Cette œuvre a pris dans la maison d'édition et hors de cette maison une telle importance... Il faut que j'aie l'honnêteté de dire que quand j'ai publié Tolkien, je ne m'attendais pas à un tel retentissement. Je me rappelle que deux éditeurs et amis, Jean-Jacques Pauvert et Régine Desforges, se sont enthousiasmés : Régine m'a écrit, à la fin du premier tome, pour me demander quand sortirait le suivant. Ils étaient comme les lecteurs de feuilletons au XIX^e siècle, qui se demandaient ce qui allait se passer. La publication s'est étalée sur deux ans (1972-1973).

Ce livre a joué un rôle crucial. J'étais un éditeur en crise avec son employeur et actionnaire, Sven Nielsen, des Presses de la Cité. Il m'avait dit début 1972 qu'il voulait que j'arrête les éditions Christian Bourgois et que je me replie sur 10/18. Il est difficile de publier des livres en cachette dans un grand groupe d'édition, mais j'ai quand même rusé et j'ai réussi à publier quelques titres dans le courant de 1972. Il me restait la possibilité de faire paraître un dernier titre, à l'automne, sans que je sache quand je recommencerais à republier des livres. J'ai hésité entre *Le Seigneur des Anneaux* et un livre d'Ernst Jünger, *Approches, drogues et ivresse*³ ; mais j'avais déjà publié plusieurs titres de Jünger, et un ami éditeur, Roland

¹ Un peu plus de 6 000 euros actuels pour l'ensemble du *Seigneur des Anneaux*.

² Voir l'entretien accordé à *Libération* en 1978 : « J'ai une conception bien personnelle du métier d'éditeur : j'ai envie de tout faire. Il n'y a pas chez moi de comité de lecture et je décide tout seul de ce que je publie. Je suis bien sûr à l'écoute de ceux qui peuvent me conseiller et en qui j'ai confiance. » (*Libération*, 12 juillet 1978, article reproduit dans *Christian Bourgois, 1966-1986*, op. cit., p. 8).

³ Ernst Jünger, *Approches, drogues et ivresse*, traduit de l'allemand par Henri Plard, Paris, la Table ronde, 1973

Laudenbach, des éditions de la Table Ronde, rêvait de republier un texte de lui. J'avais le choix entre ce dernier, qui n'a jamais été un grand écrivain populaire en France, mais qui bénéficiait d'une véritable notoriété - je savais donc que j'aurais une presse importante, et il y a toujours eu un noyau de quelques milliers de lecteurs - et cet inconnu... Et j'ai eu la bonne idée de publier Tolkien plutôt qu'un nouveau titre de Jünger.

Paraît le premier du *Seigneur des Anneaux*. Je reçois eu le prix du meilleur livre étranger en 1973 ; j'ai donc dit à Nielsen qu'après avoir eu ce prix, je ne pouvais pas ne pas publier les tomes suivants. D'autant que des critiques avaient écrit des articles enthousiastes : enfin, *Le Seigneur des Anneaux* était publié en France ! Le principal défenseur de Tolkien était Jean-Louis Curtis, un agrégé d'anglais, qui avait écrit dans *Le Figaro* ; Christopher Franck avait fait paraître un article absolument enthousiaste dans *Le Point* ; il y avait eu un article dans *Le Monde*, et Jean-René Major m'a envoyé la dernière ligne de son article, qu'on lui avait coupée dans *Le Magazine Littéraire* ; c'était : « chapeau, M. Bourgeois ».

J'entretenais bonnes relations avec Allen & Unwin : c'était une maison charmante, ancienne, tout près du British Museum. J'ai dû rencontrer M. Unwin une fois au Salon du Livre de Francfort, mais j'ai été pendant des années en relation avec Alicia Dudley, une Anglaise très précise - elle ne faisait pas cadeau d'un seul livre de presse, c'était un peu un personnage de romancière anglaise. Et comme *Le Seigneur des Anneaux* avait de plus en plus de succès, sans que j'en vende des quantités très importantes, je me suis dit qu'il fallait publier *Le Silmarillion*, paru en anglais en 1977. Toutefois Ledoux ne voulait plus traduire Tolkien ; puis il est mort : j'ai fait appel à un très bon traducteur, Pierre Alien, qui a beaucoup traduit pour moi et pour Grasset, pour Albin Michel, pour Plon, etc. Il a traduit très consciencieusement *Le Silmarillion*, mais ce n'était pas son univers. Il a détesté Tolkien, en fait. Puis j'ai publié le quatrième tome du *Seigneur des Anneaux*, les Appendices. Francis Ledoux avait refusé de traduire la fin du roman, en disant que c'était d'une difficulté considérable et qu'il n'en voyait pas l'intérêt pour les lecteurs français - il est vrai qu'à l'époque on ne me le réclamait pas. Mais je me suis dit que ce n'était pas sérieux de ne pas publier l'intégralité du *Seigneur des Anneaux*. Et puis j'entretenais des relations épisodiques avec Christopher Tolkien, qui habitait la Garde Frenet à ce moment là. Par Robert Jaulin, j'ai la connaissance de Tina Jolas qui était une très bonne traductrice ; elle cherchait à traduire, je lui ai proposé ce travail, impossible selon Ledoux. A l'arrivée, elle a regretté de s'être lancée dans l'entreprise, tellement elle l'a trouvé difficile ; elle non plus ne connaissait pas particulièrement l'œuvre de Tolkien.

J'ai vendu quelques milliers d'exemplaires du *Seigneur des Anneaux*, très régulièrement. A l'époque, Pauvert, qui était enthousiaste, en a parlé avec conviction chez Hachette : et j'ai cédé très vite les droits de Tolkien à Hachette, en 1974, pour dix ans, parce qu'il est normal que le poche prenne le relais. Entre temps, Bernard de Fallois, qui se trouvait au Livre de Poche, est devenu directeur général des Presses de la Cité, où il s'occupait de la collection Presses Pocket : en 1984, j'ai donc fait un contrat avec Pocket. En général, lorsqu'un livre est en édition de poche, l'édition normale ne se vend plus ; là, paradoxalement, j'ai eu raison, mais en même temps j'ai manqué de flair commercial. *Le Seigneur des Anneaux* est un cas de succès complètement atypique : les ventes de l'édition en quatre tomes n'ont fait que croître en même temps que celles du format poche. En 1986-1987, de Fallois a quitté le groupe auquel j'appartenais comme lui, et j'ai profité d'une période de battement entre la mise en place de nouvelles structures et de la nouvelle direction sous le contrôle de mon frère pour vendre les droits du livre de poche jeunesse à Gallimard. Ce qui évidemment a fait pousser des cris d'orfraie à Leonellio Brandolini. Il venait du livre de poche Hachette

pour s'occuper de Presses Pocket et découvrait que je lui avais créé un concurrent. Mais ces deux dernières années, en 2001-2002, Gallimard Jeunesse et Pocket ont vendu dans deux collections différentes (*SF* et *Best*) des centaines de milliers de volumes, 500 000 et 750 000. Donc pour moi qui ne crois pas au marketing, c'est un cas exemplaire où l'on a « segmentarisé les publics » et atteint pour chaque catégorie de public le maximum de ventes. Cela n'a toutefois absolument pas été voulu et je constate le résultat à l'arrivée avec le sourire. Cela rappelle un peu ce qui m'est arrivé avec Vian, qui continuait à se vendre - même si cela ne portait pas sur des milliers d'exemplaires - en édition Bourgois, alors que j'avais repris ses livres en 10/18, où je les vendais à des dizaines de milliers.

Dans les premières années, il y a eu un succès de presse puis de vente, grâce aussi aux lecteurs de Tolkien, qui sont de bons lecteurs, passionnés par cette œuvre, et qui ont l'impression d'être une sorte de société secrète. Ils l'ont été pendant quelque temps, puis avec les jeux de rôles est arrivé un nouveau public, ce qui explique l'accélération des ventes de Tolkien dans les années 80. Enfin, j'ai constaté une extraordinaire relance des ventes depuis l'annonce du film : j'ai dû vendre 30 000 exemplaires de l'édition reliée dans les trois premières années de sa parution (en 1992), puis 3 à 4 000 par an, mais 50 000 à l'automne 2001 et 50 000 sur l'année 2002 - 50 000 de chacune des éditions, sans compter la relance des ventes du *Hobbit*, du *Silmarillion*, etc.

Je peux me rendre compte de ce qu'est une partie de ce public, celle qui renvoie les cartes contenues dans les volumes : il y a des lycéens, voire des collégiens, plutôt des garçons, mais aussi des filles ; le public adulte est d'âge très varié (même s'il est plutôt jeune) et de professions diverses : il y a des pompiers, des ouvriers, des infirmiers... Ce n'est pas le public habituel des éditions Christian Bourgois, et ce n'est même pas le public qu'avait Tolkien avant le film. Le premier film a donc provoqué l'achat d'un million et demi d'exemplaires. Les spécialistes peuvent avoir l'impression que c'est une mauvaise introduction à l'œuvre écrite, mais cette adaptation cinématographique a procuré à Tolkien un nouveau public. Or la France est un petit phénomène : sans parler des Anglais, Klett-Cotta (Cotta, l'éditeur de Goethe et de Schiller ; Klett, celui de Jünger) a triplé son chiffre d'affaires. Ils vendaient déjà, avant le film, six à huit fois plus que moi, parce que le monde du *Seigneur des Anneaux* est beaucoup plus proche du lecteur allemand, qui connaît les *Nibelungen*. Les éditeurs français n'ont pas publié *Le Seigneur des Anneaux* après la parution de *Bilbo le Hobbit*, en 1969, parce que cela représentait des dépenses de traduction très élevées et parce qu'ils estimaient que les Français ne pourraient pas s'intéresser à une œuvre qui était autant étrangère par ses références. Ils ne voyaient que la légende germanique.

Je n'ai pas *exploité* au mauvais sens du terme un filon, mais à partir du moment où Christopher Tolkien s'est attaché à cette œuvre considérable de mise en forme éditoriale des archives de son père, j'ai suivi le rythme de publication d'Allen & Unwin puis de HarperCollins. Si j'ai pris du retard sur la publication de *The History of Middle-earth* (*L'Histoire de la Terre du Milieu*), c'est parce que Christopher Tolkien m'avait écrit qu'il pensait que c'était intraduisible. Heureusement, j'ai rencontré Adam, fils de Christopher et petit-fils de Tolkien, qui – comme Tina Jolas – cherchait un travail de traducteur ; je lui ai demandé si l'on pouvait pas, sous le contrôle de son père, commencer la traduction de cette série. Il n'a pas eu la réaction de Tina Jolas, parce que lui connaissait déjà l'œuvre de Tolkien, mais il a trouvé que c'était extraordinairement difficile et ingrat. J'ai d'ailleurs publié *Les Contes perdus* en deux tomes¹, parce qu'il n'en avait terminé qu'une moitié et que j'avais

¹ *Le Livre des Contes perdus*, I, éd. de Ch. Tolkien, trad. d'A. Tolkien, Paris, Christian Bourgois, 1995, 362 p. et *Le Livre des Contes perdus*, II, éd. de Ch. Tolkien, trad. d'A. Tolkien, Paris, Christian Bourgois, 1998, 447 p., ont été repris chez Pocket avant d'être réunis par Christian Bourgois en un seul volume (2001).

annoncé leur parution (ce qui explique qu'il manque un index). Ensuite, je suis resté en panne jusqu'à ce que se constitue le petit groupe de traducteurs (Céline Leroy, Elen Riot, Delphine Martin et Daniel Lauzon – assistés de David Riggs¹), qui travaillent actuellement avec vous à l'édition des *Lettres*, des tomes trois à cinq de *L'Histoire de la Terre du Milieu*, à la réédition de *Faërie*, des *Lettres du Père Noël* et à la révision de la traduction du *Seigneur des Anneaux*, prévues pour les années 2004-2005.

La place de Tolkien chez Christian Bourgois Editeur

Tolkien a pris de plus en plus d'importance dans ma maison, je dirai comme un auteur mort. Je n'ai jamais été en relations avec lui, car il a disparu en septembre 1973, au moment où je commençais à le publier. J'ai un autre exemple : c'est l'importance que Vian a eue dans ma vie d'éditeur, tant chez Bourgois que chez 10/18. J'ai publié des dizaines de titres de Vian avec un énorme succès, à des millions d'exemplaires : j'ai dû vendre 80 à 100 000 exemplaires par an de *L'Ecume de jours*, en 10/18 ; et de très nombreux titres que j'ai publiés chez Christian Bourgois et que je ressortais en 10/18 se sont énormément vendus.

Il faut dire que j'aime aussi les écrivains morts : en 10/18 par exemple, j'ai republié tous les grands auteurs de la fin du XIX^e et des auteurs du XX^e : London (cinquante et un tomes), Stevenson (une vingtaine de tomes), mais également Mirbeau, Schwob, que d'ailleurs l'on redécouvre maintenant – à l'époque, quand je lisais Schwob et Mirbeau, je me disais « je suis la seule personne à Paris en ce moment à lire ce livre oublié ». Cela ne me dérange pas de publier des éditeurs morts ... pour moi être ré-éditeur, c'est être éditeur.

J'ai toujours fait, je crois, des choix cohérents mais très divers ; et quand je décide de publier un auteur, j'aime l'éditer de manière assez systématique. J'ai publié par exemple presque tous les écrivains de la *Beat Generation* parce que je m'intéressais à Burroughs - dont le premier livre et le plus célèbre, *Le Festin nu*, avait été publié par Gallimard², qui s'est désintéressé de lui – je m'intéressais à Ginsberg dont *Howl* avait été publié chez Denoël, mais le climat dans l'édition était très différent à l'époque : il n'y avait pas cette curiosité permanente, cette concurrence extrême comme maintenant sur toute la littérature étrangère. Cela peut paraître paradoxal, mais personne ne s'intéressait à Ginsberg et Burroughs à la fin des années 60. Claude Pélieu a joué un rôle très important auprès de moi, nous avons travaillé ensemble pendant une vingtaine d'années, après quoi il est passé à son œuvre d'artiste et son œuvre d'écrivain. Je lui avais dit de m'indiquer quels livres publier, et de les traduire : c'est comme cela que j'ai publié Ferlinghetti, Brautigan, Corso... aussi parce qu'aux Etats-Unis il n'y avait pas de catégories aussi tranchées qu'en France.

Tolkien, ça a été le hasard d'une rencontre avec J. Bergier. Il n'appartenait pas du tout à mon univers : s'il n'avait été qu'un auteur que *Fantasy*, de « Science Fiction » comme les gens l'ont cru au début (quand je dis « Science Fiction » c'est en riant), je ne l'aurais pas publié, car ce domaine ne m'intéresse pas. Mais j'ai trouvé que *Le Seigneur des Anneaux* était un grand roman, et que cet homme était un grand romancier. Je m'intéressais beaucoup plus aux personnages qu'au monde - à l'heure actuelle, ce qui l'emporte, c'est le monde, et le film n'a fait que renforcer cet aspect. J'ai lu Tolkien comme un romancier anglais qui avait inventé de beaux personnages, j'ai lu *Le Seigneur des Anneaux* comme une aventure initiatique de personnages qui déambulaient sur les routes, je l'ai lu comme j'ai lu Stevenson - ensuite seulement j'ai découvert la dimension religieuse de Tolkien, qui m'est étrangère. J'aime

¹ On mentionnera également le rôle de Michaël Devaux, directeur de la *Feuille de la Compagnie*, et de Cédric Fockeu, webmestre de jrrvf.com, ou encore de Didier Willis (Hisweloke).

² William S. Burroughs, *Le Festin nu*, traduit de l'anglais par Éric Kahane, Paris, Gallimard, 1964, 258 p. (repris en 2002 en Folio Science-fiction)

d'ailleurs beaucoup les personnages féminins du *Seigneur des Anneaux*, même s'ils ne font que des apparitions. En outre, je suis imprégné de peinture préraphaélite ; or il y a une présence du Moyen Age des préraphaélites dans l'œuvre de Tolkien. C'est la raison pour laquelle j'ai lu avec un grand plaisir les traductions, que l'on m'apportait au fur et à mesure, de ce Tolkien que je ne connaissais pas. Quand je parle de Stevenson, je pense à l'un de mes romans préférés, *Les Aventures de David Balfour*¹, l'histoire d'un jeune garçon qui part sur les routes. Ce que j'aimais dans Tolkien, c'était le côté stevensonien de cette aventure, et en même temps – je peux me tromper – son côté borgésien. J'avais publié l'*Essai sur les anciennes littératures germaniques*², ainsi que la *Saga de Njall le brûlé* en 10/18. Je ne sais pas si Borgès avait lu Tolkien : en tout cas ils avaient des cultures et des intérêts en commun, même si les curiosités de Borgès étaient plus diverses. C'est sous son influence que j'ai lu *Le Seigneur des Anneaux* comme une épopée borgésienne.

¹ Robert Louis Stevenson, *Les Aventures de David Balfour*, traduit de l'anglais par Théo Varlet, Paris, UGE, 1976, 2 vol. (10-18).

² J. L. Borges et M. E. Vasquez. *Essai sur les anciennes littératures germaniques*, traduit de l'espagnol par Michel Maxence, Paris, Christian Bourgois, 1966, 237 p. (publié en 1970 en 10/18).